Ami du Clergé du 1er septembre 1932

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Courtes instructions sur le Symbole. — XIV. L'existence de Dieu, 465.
Sur les Epitres du dimanche. — XLV. *18e Dim. après la Pentecôte :* La foi, 466.
Pour la fête de S. Maurice. — La défensive et l'offensive contre le mal, 468.
Trois sermons sur le Missionnaire. — I. Sa vocation, 471. — II. Sa vie, 474 — III. Sa mort, 477.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XIV

L'EXISTENCE DE DIEU

Mes frères,

La première vérité proposée par l'Eglise à notre foi est l'existence de Dieu. C'est d'elle, en effet, que dépendent toutes les autres vérités dogmatiques et c'est sur elle que repose en partie la morale. Il importe donc de l'établir solidement.

Deux questions se posent à nous au début de cette enquête : 1° Peut-on démontrer l'existence de Dieu ? — 2° Dans l'affirmative, par quelles voies établit on cette démonstration ? Ce sont ces deux questions qui nous occupent aujourd'hui et qui nous occuperont dans les entretiens suivants.

I

Peut-on démontrer l'existence de Dieu ? Oui, selon les uns ; non, selon les autres. Examinons d'abord la réponse négative.

Il y a deux raisons qui m'empêchent de démontrer l'existence d'un être : la première, c'est la certitude que je possède de son inexistence ; la deuxième, c'est la certitude que j'ai de ne pouvoir l'atteindre par la connaissance. La première de ces attitudes en face du problème qui nous occupe est celle des *matérialistes :* ils sont certains, disent-ils, que Dieu n'existe pas. La seconde est celle des *agnostiques :* Dieu existe-t-il ou n'existe-t-il pas ? Ils l'ignorent, parce que, disent-ils, Dieu est inconnaissable.

Il est évident que si Dieu existe, il est l'être nécessaire, qui ne peut pas ne pas exister. Or, affirment les matérialistes, Dieu n'est pas un être nécessaire, on peut expliquer le monde sans recourir à l'hypothèse d'un Dieu créateur. Ils ne sont cependant pas d'accord sur la nature des suppléances qu'ils nous offrent. Les uns prétendent expliquer le monde par la seule matière, d'autres par la nature, les derniers par le mouvement. Je ne m'arrêterai pas aujourd'hui à examiner longuement ces prétentions ; nous les retrouverons au cours de l'exposé des preuves traditionnelles de l'existence de Dieu. Qu'il nous suffise de remarquer pour le moment que les explications matérialistes, quelle que soit la nuance qu'elles présentent, ne font que reculer la difficulté, sans aboutir à une solution définitive. Toutes supposent, en effet, que l'élément appelé par elles à remplacer Dieu est éternel et doué par lui-même d'énergie. Ce ne sont là, malheureusement pour la solidité des conclusions matérialistes, que des hypothèses. Nous avons mieux que cela à apporter en faveur de l'existence de Dieu.

Les agnostiques, eux, se déclarent incompétents sur le sujet qui nous occupe. Leur incompétence est, disent-ils, radicale et incurable : elle tient à l'impuissance de la raison humaine. Celle-ci ne connaît que les *phénomènes,* c'est-à-dire ce qui est perçu par les sens ou la conscience ; quant au fond même des choses, leur substance et leurs causes, inutile de s'attaquer à son étude : il est du domaine de l'inconnaissable : « Pourquoi, écrivait Littré [1], vous obstinez-vous à vous enquérir d'où vous venez et où vous allez, s'il y a un créateur intelligent, libre et bon ? Vous ne saurez jamais un mot de tout cela. Laissez donc là ces chimères. » Certains agnostiques veulent bien admettre, cependant, que seule la nature de Dieu est insaisissable, son existence étant démontrable et démontrée.

Le simple bon sens répugne à cette attitude qui rappelle un peu trop celle de certains écoliers arguant de leur incapacité pour se dispenser de travailler. Si Dieu existe, comme nous le croyons, on ne conçoit guère qu'il veuille jouer ainsi à cache-cache avec l'homme en lui refusant tout moyen de le connaître.

Mettons les choses au pire et admettons pour un moment que la connaissance de Dieu dépasse les forces naturelles de la raison ; il reste toujours une place pour un moyen surnaturel : la révélation. Donc de deux choses l'une : ou Dieu n'existe pas, et nous retombons ainsi dans le matérialisme, — ou il existe, et dans ce cas son existence peut être connue avec certitude. L'Eglise catholique enseigne que, le matérialisme étant inacceptable, seule la seconde solution peut et doit être retenue.

II

Comment l'existence de Dieu peut-elle être démontrée ? Pour répondre à cette question, je me placerai délibérément au seul point de vue de l'homme qui n'a aucune connaissance de la Révélation. Cette méthode, si elle aboutit à des conclusions certaines, présente l'avantage de fermer la voie à l'athéisme et de préparer les âmes à l'étude et à l'acceptation de la vérité catholique. En effet, si l'homme est capable de connaître avec certitude l'existence de Dieu par les seules lumières de la raison, l'athéisme devient, théoriquement du moins, impossible ; par ailleurs, celui qui a acquis la certitude de l'existence de Dieu est amené, par une conséquence logique, à se demander si Dieu a parlé aux hommes, à étudier les diverses révélations qui lui sont proposées par les religions et à choisir entre elles en connaissance de cause.

[1] *Revue des Deux Mondes,* 1er juin 1865.

Or il est certain que la raison humaine, normalement constituée et normalement utilisée, est capable de démontrer l'existence de Dieu. C'est l'enseignement de l'Eglise. Le concile du Vatican déclare en effet que « par la lumière naturelle de la raison humaine, Dieu, principe et fin de toutes choses, peut être connu avec certitude au moyen des êtres créés. » Le 1er septembre 1910, le pape Pie X publiait un *Motu proprio* prescrivant au clergé un serment antimoderniste qui contient ces lignes : « Je professe que Dieu, principe et fin de toutes choses, peut être connu et, par conséquent aussi, démontré avec certitude par la lumière naturelle de la raison au moyen des choses qui ont été faites, c'est-à-dire par les ouvrages visibles de la création, comme la cause par ses effets. »

A cet argument d'autorité vient s'ajouter la raison de bon sens que j'indiquais tout à l'heure. Mais comme certains esprits amis de la chicane pourraient être, malgré tout, tentés d'ergoter, et comme la meilleure manière de prouver la possibilité du mouvement, c'est de le réaliser, je démontrerai la possibilité de cette preuve par la raison en vous la fournissant au cours de nos prochains entretiens.

Est-ce à dire que la raison soit la seule voie naturelle qui puisse nous conduire à Dieu en nous faisant connaître son existence ? Non, car le sentiment et la conscience jouent également un rôle dans cette recherche. Toutefois ce rôle ne saurait être comparé à celui de la raison, car si cette dernière peut se passer des deux auxiliaires dont je parle, eux sont incapables de rien faire sans le concours de la raison. Le modernisme a été condamné par l'Eglise précisément parce qu'il a la prétention de réserver à la seule expérience personnelle le privilège de démontrer l'existence de Dieu ; c'est le cœur qui découvrirait Dieu dans la subconscience par une connaissance directe, sans raisonnement. L'Eglise ne nie pas que Dieu puisse faire sentir directement sa présence et son action à certaines âmes ; elle accorde même volontiers qu'il le fait. Mais cet état mystique est rare ; de plus, en cet ordre de phénomènes, les illusions sont faciles. On ne saurait donc voir là une démonstration valable pour tous et qui engendre, dans tous les cas, une certitude absolue.

* *

Remarquez-le donc, m. f., l'Eglise garde un juste milieu entre les divers systèmes qui entendent résoudre le problème de l'existence de Dieu. Au fidéisme qui n'accorde de valeur qu'à la foi elle objecte les justes revendications de la raison. Comme l'écrit un éminent philosophe contemporain, Ollé-Laprune, « elle qui, sans la foi, ne serait pas, elle commence par rejeter, comme contraire à la pure essence de la foi, une doctrine qui réduirait tout à la foi. L'ordre de la foi n'est assuré que si l'ordre de la raison est maintenu. » C'est aussi pour sauvegarder les droits de la raison qu'elle n'accepte ni l'ontologisme ni le modernisme qui, en minimisant la valeur de la raison, ne proposent que des bases fragiles en la croyance en Dieu. Ainsi, elle qui a été si souvent accusée de vouloir violenter les esprits, s'érige en protectrice de la raison qu'on veut injustement lui opposer et à laquelle elle entend bien garder les prérogatives qui lui ont été accordées par le Créateur. Nous verrons prochainement comment elle l'utilise pour défendre la première vérité de son *Credo*, l'existence de Dieu.

SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

XLV

18e Dimanche après la Pentecôte

LA FOI

Mes frères,

L'apôtre S. Paul écrivait un jour à ses enfants de Corinthe qu'il remerciait continuellement le bon Dieu à cause des grâces qu'il avait répandues sur eux. Et, parmi tant de trésors spirituels, il signalait principalement celui de la foi : « Le témoignage du Christ, disait-il, a été solidement établi parmi vous, de sorte que vous ne le cédez à personne... attendant avec confiance la révélation de Notre-Seigneur, qui vous affermira ainsi jusqu'à la fin. »

I

Cet éloge ne doit pas seulement s'appliquer aux Corinthiens des premiers jours : il faut que tous les fidèles puissent le mériter. Et il importe aussi d'en tirer un enseignement de la plus haute gravité. La foi, en effet, est le don qui sert de base à tous les autres. Nous aurions beau multiplier les œuvres et les sacrifices, nous n'en recueillerions aucun mérite si nous ne les accomplissions pas pour l'amour de Dieu. Or, avant d'aimer Dieu, il est indispensable de le connaître et de croire en lui. De plus, l'homme a été placé sur la terre afin d'y gagner par ses mérites des droits au bonheur éternel. Il ne parviendra à ce but que par une croyance ferme en la Providence qui a fixé les conditions de ce bonheur.

Pour ne pas nous tromper, pour ne pas prendre une fausse direction, nous devons donc, avant tout, nous bien éclairer sur la réalité de l'existence de Dieu. On a trop souvent dit que la foi est une affaire de sentiment. D'après beaucoup de philosophies à la mode, Dieu serait intellectuellement inconnaissable ; notre raisonnement n'arriverait pas à le prouver et nous n'adhérerions à lui que par un instinct aveugle, rationnellement injustifiable. C'est une erreur flagrante, dont les conséquences sont souverainement funestes, car elle aboutit logiquement à jeter dans l'incrédulité tous ceux qui, à juste titre, se piquent de savoir penser et de se déterminer par le jugement de leur raison.

Non, la foi n'est pas une question de sentiment. Elle est, sans doute, un don gratuit de Dieu, mais ce don-là, comme tous les autres, est toujours accordé à ceux qui savent le désirer et le mériter. Il serait insensé et cruel que le Seigneur nous im-

pose des lois rigides sans nous avoir, au préalable, fourni la démonstration de sa réalité et de ses droits sur nous. Lui-même d'ailleurs, intelligence suprême et suprême bonté, se doit d'agir par des procédés raisonnables; de plus, puisqu'il nous a créés semblables à lui, il est tenu, en quelque sorte, de nous conduire, non pas au moyen de forces occultes, mais d'une façon conforme à notre nature.

Nous n'arriverons, certes, jamais à analyser complètement l'Etre suprême, qui nous dépasse immensément. Mais ce n'est pas nécessaire pour que nous puissions réaliser notre destinée surnaturelle. Il suffit que nous sachions d'une manière indubitable que Dieu n'est pas une hypothèse de notre esprit, qu'il existe réellement et possède toutes les perfections à leur degré le plus absolu. Ce principe une fois admis, nous n'aurons plus qu'à reconnaître comme vrai tout ce que Dieu daignera nous révéler, puisque sa nature même le met à l'abri de toute erreur et lui interdit de nous tromper.

Nous aurons donc à faire un effort personnel pour parvenir, à l'aide des connaissances philosophiques, à cette démonstration rigoureuse. Ce ne sera pas encore la foi proprement dite, qui, dès son début, est un acte surnaturel, mais ce sera une base assurée qui nous mettra dans les meilleures dispositions pour recevoir les grâces de lumière. Et lorsque nous aurons établi, d'après les méthodes scientifiques, une certitude humaine en nous, Dieu ne refusera pas — il l'a promis, d'ailleurs — de nous accorder cette foi sainte qui nous élèvera au-dessus de nous-mêmes jusqu'aux vérités naturellement insaisissables, jusque dans les sphères de la divinité.

II

« La foi, a déclaré le Concile du Vatican, est une vertu surnaturelle par laquelle, grâce à Dieu qui nous inspire et nous aide, nous croyons les choses révélées par lui, et cela non pas à cause de la vérité intrinsèque des choses, qui serait perçue par la lumière naturelle de la raison, mais à cause de l'autorité de Dieu même, révélateur, qui ne peut ni se tromper ni tromper. » Cette infaillible assemblée a également porté ce décret, qui va d'abord faire l'objet de notre étude : « Si quelqu'un dit que la révélation divine ne peut pas être rendue croyable par des signes extérieurs... qu'il soit anathème. »

Le voilà bien, l'accord nécessaire, l'accord sauveur entre la science et la foi. De ce que les mystères nous dépassent, il ne résulte nullement qu'ils soient irrationnels ; de ce que la foi est divine, on ne peut conclure que des arguments humains ne sauraient la précéder pour y conduire. Bien au contraire, notre raisonnement nous fournira les premières preuves de la possibilité d'un assentiment intellectuel à la révélation. « L'homme ne croirait pas, disait S. Thomas d'Aquin, s'il ne voyait pas qu'il faut croire. » La foi est donc précédée, au moins dans l'ordre logique, par une recherche des signes qui garantissent son authenticité et qui, pour remplir leur rôle, doivent à la fois être très certains et accessibles à la généralité des intelligences.

De tels signes resplendissent dans l'Eglise catholique, par une disposition de la Providence, afin qu'elle puisse être reconnue par tous comme l'unique gardienne du dépôt divinement révélé et comme la maîtresse de la vérité absolue que rien, jamais, ne modifiera. Le premier d'entre eux est le miracle, qui comporte un double élément : d'abord un fait produit en dehors des lois ordinaires de la nature, puis ce même fait causé, directement ou indirectement, par la puissance supérieure de Dieu.

Dieu, par lui-même ou par les pouvoirs qu'il accorde exceptionnellement à certains hommes, accomplit les miracles pour des motifs variés, tantôt pour le bien des corps, tantôt pour la sanctification des âmes. Mais l'un de ses buts essentiels, lorsqu'il réalise un prodige, est de confirmer l'autorité de sa parole. Quoi de plus convaincant, en effet, que ce phénomène qui démontre que son auteur possède une perfection inégalable et que, par conséquent, on doit se fier à ce qu'il déclare ?

De plus, le miracle, facile à constater, au moins généralement, frappe d'abord les sens avant de fournir la matière d'une méditation ou d'une argumentation, et par cela même il pénètre vivement l'esprit des hommes, puisque, selon la théorie très juste des anciens auteurs de l'Ecole, la connaissance humaine procède « du sensible à l'intelligible. »

D'autres raisons corroborent, d'ailleurs, ce premier motif de crédibilité. Ainsi la divinité de la révélation pourra être déduite de la sagesse même et de la splendeur intrinsèque des choses que Dieu daigne dévoiler à nos yeux. On la prouvera encore par les conséquences heureuses que la foi inspirée par le ciel a causées dans l'univers et qui en font la source essentielle, fondamentale, de toutes les véritables civilisations. Un autre motif sera tiré de l'ordre qui règne dans le gouvernement du monde et qui suppose une sagesse régulatrice à laquelle on est bien forcé de croire, puisque, quoique d'une façon discrète, elle se manifeste clairement.

Enfin, une fois l'existence de Dieu démontrée par ces quatre fameuses preuves philosophiques qui sont dans toutes les mémoires, la notion même des infinies perfections divines devra nécessairement nous contraindre à donner notre assentiment à tout ce que Dieu jugera bon de nous enseigner.

III

Cet ensemble de recherches et d'études forme le prélude de la foi. Mais ce n'est encore qu'une connaissance humaine. Pour arriver à cette vertu surnaturelle, il faudra, après s'être bien pénétré de toutes les données de la science religieuse, croire précisément à cause de l'autorité infaillible du Dieu qui daigne nous instruire.

Nous avons l'obligation d'acquérir la certitude que Dieu existe réellement et qu'il a vraiment parlé aux hommes. Pour cela les moyens normaux d'investigation ne manquent pas. Après la philosophie qui nous renseignera sur la réalité de l'Etre suprême, nous aurons recours à l'histoire, car le fait des communications adressées aux mortels par Jéhovah d'abord, par le Messie ensuite, a été consigné dans les archives des peuples intéressés et, pour que nul doute ne puisse s'élever, contrôlé par ceux-là mêmes, païens, hérétiques, adversaires de toute sorte, que cela devait gêner le plus, mais qui ont été contraints de s'incliner devant l'évidence.

Une fois notre raison parvenue à ce terme, l'aide du Seigneur fera le reste. Elle superposera à notre frêle conviction naturelle une conviction d'essence incomparablement supérieure, à laquelle nous ne saurions atteindre par nos propres forces. Ainsi nous en viendrons à croire, encore une fois, non plus à cause de ce que nous parvenons à savoir, mais à cause de l'infaillibilité divine qui est incapable de s'égarer, qui ne peut nous indiquer la moindre chose fausse ou simplement inexacte et qui condescend à nous apprendre tout ce qui est nécessaire au salut.

Le résultat de notre croyance sera de nous confirmer dans la religion catholique. Il suffit de reprendre, page par page, l'Ancien Testament et les Evangiles, pour constater que, seule, cette doctrine vient du ciel et renferme l'expression de la pensée comme de la volonté du Très-Haut. Toutes les autres sectes qui se répandent dans l'univers sont entachées d'une illégitimité originelle, puisqu'elles ont été fondées par des hommes dépourvus de tout mandat céleste. Elles sont en outre viciées par les erreurs qui y foisonnent. Il n'y a que la doctrine du Christ, soigneusement maintenue dans son intégrité par l'Eglise qu'assiste le Saint-Esprit, qui puisse fournir à nos âmes la sécurité dans la vérité.

Mais il ne suffit pas, pour être véritablement chrétien, de prononcer le *Credo* du bout des lèvres. Ce n'est là qu'un stade préliminaire, une première étape dans notre marche vers l'idéal. Croire est indispensable, sans doute, mais insuffisant. Après l'adhésion vient la pratique. Après la possession de la doctrine, il y a l'exploitation, si l'on peut dire, pour de surnaturels bénéfices, des dogmes qui aboutissent à une morale. Nous devons donc faire passer dans notre conduite, dans notre manière de vivre, les principes directeurs que nous avons le privilège de connaître mieux que beaucoup d'autres.

Nous aurons donc à nous soumettre aux lois célestes, dont nous aurons reconnu l'autorité et dont rien ne saurait nous dispenser. La foi réelle, celle qui vit et qui maintient la vie en nos âmes, comporte l'obéissance, fruit précieux de la connaissance. Ce sera l'œuvre de notre volonté, qui se tendra vers le but aperçu, qui déjouera les embûches de notre mortel ennemi, le démon, qui, en dépit de toutes les souffrances et de tous les obstacles, nous amènera jusqu'au port de la récompense et du bonheur. Acceptons donc, sans arrière-pensée et sans retour sur nous-mêmes, ce que Dieu nous enseigne; faisons tout ce qu'il nous ordonne. Ainsi, mais ainsi seulement, nous réaliserons notre glorieux destin.

POUR LA FÊTE DE S. MAURICE

(22 septembre)

LA DÉFENSIVE ET L'OFFENSIVE CONTRE LE MAL

Noli vinci a malo, sed vince in bono malum.

Ne te laisse pas vaincre par le mal, mais triomphe du mal à force de bien.

(Rom., XII, 21).

Mes frères,

Dans l'immense et incessant conflit où s'affrontent, depuis des siècles, les puissances du mal et les puissances du bien, il semble, au regard superficiel, que les bons restent les vaincus de la lutte : *Visi sunt oculis insipientium mori;* aux yeux des faux sages, il paraît que nous jonchons de nos morts le champ de bataille. — « Regardez, disent-ils. Sous toutes ses formes et dans tous les domaines, le mal triomphe. L'impiété règne au sein des gouvernements, l'erreur occupe les chaires officielles, l'intérêt mène le monde, la luxure dévore les masses, la force opprime la faiblesse, l'injustice l'emporte, les places et les dignités, la réussite et la prospérité, la chance et le bonheur appartiennent aux enfants du siècle. »

Et devant ce scandale apparent de la vie où nos ennemis veulent voir la faillite de l'œuvre du Christ et de l'Eglise, il se trouve jusque dans nos rangs des désabusés, des découragés, des blasés pour dire ou pour penser : « A quoi bon ? Il n'y a rien à faire! On ne changera pas les choses ! » Bien plus, il se rencontre des faibles et des lâches pour passer de l'autre côté de la barricade, où sont les vainqueurs et les heureux.

Aussi donnons à notre foi les enseignements d'un grand exemple, les leçons du martyre de S. Maurice, de ses compagnons et de ses hommes, dont nous célébrons en ce dimanche la solennité.

Contre la défection des apostats, ce martyre nous enseigne la résistance aux puissances du mal quelles qu'elles soient, pour ne point succomber à leur malice : *Noli vinci a malo.* Ne vous laissez pas vaincre par le mal.

Contre l'inertie des déprimés, ce martyre nous enseigne l'offensive du bien contre le mal pour triompher de ses ravages : *Sed vince in bono malum.* Mais triomphez du mal par le bien.

La défensive n'est pas une victoire; il y faut la contre-attaque. Résistance du bien à la poussée du mal, assaut du bien contre le mal : voilà le double mot d'ordre que vous laisse S. Maurice si vous voulez que la victoire vous reste : « Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais triomphez du mal par le bien. »

Que la victoire nous soit acquise à ces conditions, nous le constaterons à la réflexion. Au spectacle immoral du triomphe du mal succédera l'apparition réconfortante du triomphe du bien, qui est la réalité plus profonde, mais évidente. Et ce sera notre tonique pour suivre sans défaillir l'exemple de S. Maurice, martyr.

I. — *Ne soyez pas les vaincus du mal*

Des Gaules, où elle a fait campagne, la première légion thébaine descend vers l'Italie. Elle couvre les soldats de Rome qui rentrent victorieux dans leurs foyers. Elle cantonne depuis quelques jours sur les bords du Rhône, au fond du val d'Agaune, à la limite extrême du Valais.

Les armées romaines se savent à couvert avec pareille légion d'arrière-garde. Elle est connue, comme tel et tel de nos régiments, pour son entraînement, sa discipline et sa bravoure. Mais on sait aussi, et en haut lieu, que ses six mille six cents soldats professent la religion du Christ.

Et en haut lieu, à cette époque, alors que Dioclétien gouverne en Asie et Maximien en Occident, à Rome, comme aujourd'hui en d'autres pays, dès là que l'ennemi extérieur ne menace plus l'empire, le christianisme devient l'ennemi.

Maintenant que les Barbares sont domptés et que Rome va jouir en paix de son triomphe, l'heure semble bonne aux persécuteurs de rouvrir la chasse aux chrétiens. Ordre est donné à la légion thébaine de sacrifier aux dieux, de prêter devant eux à César serment de fidélité, et de poursuivre dans les villages, dans les hameaux et dans les fermes tous ceux qui font profession de christianisme. Le refus d'obéissance sera puni sévèrement.

M. f., ne lisons pas les actes de nos martyrs comme de froids documents historiques d'un monde qui nous serait étranger, dont nous ne connaîtrions ni les mœurs, ni les passions, ni le cœur, tellement perdu dans la nuit des temps que nous jugions inconsciemment ces martyrs d'une autre pâte que nous.

Descendons un peu les saints du vitrail où notre regard les contemple. Il furent des êtres vivants, en chair et en os, comme nous, partagés comme nous entre l'appel du devoir et les révoltes du sang. Ils ont connu les débats douloureux qui se livrent parfois au fond de notre cœur d'homme.

L'édit de Maximien pose pour Maurice, le chef de la légion, le cas de conscience aigu que connurent en France, il y a quelques années, à l'époque des inventaires, des chefs de carrière disciplinés par formation, mainteneurs d'ordre par vocation. Il provoque pour Maurice et pour ses légionnaires ce tiraillement intérieur que nous avons tous éprouvé au moment de la tentation, entre ce qui est le devoir manifeste et tout ce qui flatte et attire voluptueusement notre être pétri de terre : la gloire, le bonheur et la joie de vivre.

Car ce sont des soldats de métier, qui connaissent de leur service toutes les intransigeantes obligations, et qui les aiment pour ce qu'elles représentent de grandeur par leur servitude même. Et les voilà, ces hommes d'obéissance, mis en demeure de désobéir à Dieu ou de désobéir à l'empereur. Il peut en coûter à notre faiblesse de se décider entre la vertu ou le vice, mais pour une conscience droite, rien de tragique comme le choix entre deux devoirs.

Et puis Maurice et ses troupes se sont distingués dans la campagne contre les Barbares ; ils reviennent auréolés de la gloire que leur font l'estime de leurs chefs et l'admiration de leurs compagnons d'armes ; sans doute, ils passeront les premiers, derrière l'empereur, par la Voie sacrée et sous les arcs de triomphe.

Après le défilé triomphal des légions victorieuses, après l'enivrement de la gloire entre les haies d'acclamations, de saluts et de délire des romains et des romaines qui fêtent leur retour, leur pensée entrevoit des jours moins solennels peut-être, mais baignés d'une atmosphère de calme et de douceur, là-bas, au pays natal dont le cœur le plus fruste porte partout la nostalgie. Et d'autres jours encore se lèvent, jours de bonheur paisible près des épouses retrouvées, des enfants grandis et des fiancées fidèles.

Et tout d'un coup, tandis que ces rêves sourient à ces combattants avides de récompense et de détente, comme ils souriaient aux soldats de la grande guerre, voici que l'ordre de l'empereur fait surgir devant eux l'appareil terrifiant des supplices et de la mort.

Visions du devoir militaire, allez-vous fausser la conscience de ces chefs sur la subordination naturelle de l'autorité de la terre à l'autorité du ciel ? Visions de gloire, allez-vous griser des soldats dont c'est la suprême récompense de recevoir l'ovation d'un peuple que leur endurance, leur bravoure et leur sang ont sauvé ? Visions de bonheur, allez-vous amollir le cœur de ces guerriers, durs comme leur cuirasse, qui trop longtemps ont souffert de n'avoir pas ce qui fait la douceur de vivre ? Visions sanglantes du martyre, allez-vous ébranler ces courages que ne faisaient trembler ni les hordes barbares ni leur ruée de bêtes fauves ?

Non pas ! car ces soldats de César sont aussi les soldats du Christ. Ils ne sont les légionnaires les plus disciplinés de l'empire que parce qu'ils sont d'abord les fidèles les plus obéissants de Dieu, de qui toute autorité relève. Et ils n'ont pas oublié la juste et noble réponse des Apôtres aux chefs juifs : « On doit obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. *Obedire oportet Deo magis quam hominibus.* » (Act., v, 29).

Non pas ! car ces hommes d'armes sont aussi des combattants du combat spirituel, qui savent toute la vanité des honneurs d'ici-bas : *Omnis gloria ejus, tanquam flos feni* (I Pet., I, 24) et qu'un moment de tribulation sur la terre prépare un poids éternel de gloire : *Æternæ gloriæ pondus operatur in nobis.* (II Cor., IV, 17).

Non pas ! car ces cœurs charnels sont aussi des cœurs de baptisés qui auront la force de sacrifier père et mère, femme et enfants, frères et sœurs,

leur vie même, selon le précepte du Christ (Luc, xiv, 26), sûrs de retrouver le centuple promis de l'autre côté de la mort.

Non pas ! car ces chrétiens connaissent la béatitude de la persécution pour le Christ : *Beati cum persecuti vos fuerint*. Ils savent qu'à l'approche des tortures mêmes il faut se réjouir et exulter d'allégresse, parce que la récompense en est grande dans les cieux : *Gaudete et exultate, quia merces vestra copiosa est in cœlis*. (Math., v, 11-12).

Dans ce combat d'un nouveau genre qui s'ouvre pour la légion thébaine, Maurice, le chef, sera, ainsi qu'aux jours de bataille, l'âme de cet héroïsme. Comme à la veille d'un engagement décisif, il lance à ses troupes un ordre du jour qui porte refus d'obéissance aux décisions impies de Maximien. Et il ne se trouve pas un légionnaire pour sacrifier aux faux dieux ni pour dénoncer ses frères dans la foi.

La sanction ne se fait pas attendre. On jette le sort et on décapite un soldat sur dix de la légion. Peut-être cette exécution exemplaire va-t elle faire fléchir la résistance.

Vain espoir d'une violence qui ne peut rien contre les âmes !

Une seconde décimation est commandée. Mais toujours les soldats thébains restent inflexibles et inébranlables.

Alors, devant cette fière résistance qui humilie son orgueil jusqu'à l'aveugler sur ses propres intérêts, le César ordonne le massacre jusqu'au dernier soldat de sa plus valeureuse légion.

Ainsi périrent, en l'an 302 de l'ère chrétienne, par ordre de l'empereur Maximien, dans le cirque des montagnes qui leur faisait un Colisée à leur taille, les 6.600 légionnaires les mieux entraînés et les plus vaillants de l'empire romain, immortels exemples d'héroïque résistance aux puissances du mal.

Et j'ajoute maintenant, m. f., immortels exemples de vaillante offensive contre les assauts de ces mêmes puissances.

II. — *Le triomphe sur le mal*

A première vue, le geste de S. Maurice et de ses hommes offre quelque chose d'étrange pour la raison humaine.

En témoignage de la foi, qu'un enfant chrétien préfère la mort à sa jeunesse, qu'une vierge résiste aux séductions de son persécuteur, qu'un homme même accepte passivement les tortures sans résistance, sans une plainte, sans un mot, c'est héroïque ! Mais le moyen de faire autrement, s'ils veulent rester fidèles à leur baptême ? Tarcisius, Agnès, Sébastien, jusqu'à la fin des temps l'Eglise les chantera comme d'invincibles athlètes. Mais, dites-moi, quelles autres issues pour eux que le martyre ou l'apostasie ? Ils ne combattaient pas à armes égales : c'était l'innocence contre la ruse, la faiblesse contre la force, l'unité contre le nombre.

Mais ici, de légion à légion, dans le val d'Agaune, en l'an 302 de Notre-Seigneur ?

De légion à légion, Maurice et ses hommes ont pour eux le nombre, la discipline, la valeur au combat. Même après la décimation répétée, la légion compte encore plus de 5.000 soldats. Sur un ordre de ce chef adoré de ses hommes qu'est Maurice, ils ne feront qu'un bloc. Pied à pied ils ont repoussé les Persans et les Scythes, les Quades et les Marcomans, tous les ennemis de l'empire.

Dans le val d'Agaune, le milieu géographique favorise les guérillas, comme plus tard le Bocage vendéen. En qualité d'armée d'arrière-garde, la légion thébaine a déjà ses retranchements, elle vit encore sur le pied de guerre, ses nerfs sont toujours tendus. A elle donc tous les avantages de la position et du moral.

En l'an 302 de Notre-Seigneur, à la veille de l'apparition de Constantin, quand dans dix ans le christianisme sera religion d'Etat, les chrétiens ne sont plus quantité négligeable dans l'empire. Il semble qu'il faille compter avec eux. Que se produise ici ou là un sursaut de la conscience chrétienne, surtout appuyé de la force armée, et peut-être fera-t-il éclater partout les protestations des consciences longtemps opprimées ; les régions chrétiennes entraîneront dans leur orbite la foule des mécontents, et ce sera bientôt un soulèvement universel avec l'espoir d'un triomphe éclatant et définitif.

Dans ces conditions, comment se fait-il que Maurice commande à ses hommes de ne pas venger leurs compagnons décimés, de mettre bas les armes, de se laisser massacrer sans se défendre ? Alors qu'il a pour lui le droit, le nombre et la vaillance, comment expliquer qu'il ne tente pas une résistance à main armée, comme les Blancs de Lescure, de la Rochejacquelein et de Charette ? Quand tout conseille l'audace, comment saluer comme un héroïsme surhumain ce qui semble plutôt une capitulation : ce martyre de 6 000 guerriers, tout pareil au massacre des Innocents ?

Je le répète, de prime abord l'attitude de ce chef déconcerte et déroute la raison humaine.

La raison humaine, oui ! Mais non pas la pensée chrétienne.

Ces imprévoyants furent des sages ; ces faibles furent des forts.

Reconnaissons, m. f., dans ce qui nous paraît lâche inertie, l'offensive pacifique du bien contre le mal, par où le christianisme a gagné la victoire.

Car, remarquez-le, quelle que fût la légitimité de la désobéissance de la légion thébaine aux ordres de Maximien qui commandaient de sacrifier aux faux dieux et qui avaient causé sa double décimation, il y avait dans ce geste, aux yeux de leurs compagnons d'armes encore païens, à cause des idées régnantes sur la souveraineté absolue des Césars, toutes les apparences d'une rébellion contre l'autorité. Leur bon droit n'y changeait rien. Ils se trouvaient en présence d'une mentalité païenne, et dans l'esprit d'une armée à mentalité païenne, leur obéissance à Dieu ne serait que désobéissance à l'empereur ; dans ce milieu disci-

pliné par excellence qu'est l'armée, la discipline était atteinte.

Mais cette discipline, on pouvait la rétablir. A ces insoumis par devoir il restait un moyen de montrer qu'ils n'étaient pas des révoltés. Par un surcroît d'obéissance, ils pouvaient racheter ce qui n'était que désobéissance apparente.

La conscience chrétienne de Maurice lui commandait d'enfreindre l'édit impie de Maximien ; elle ne lui prescrivait pas de s'insurger contre l'arrêt de mort qui frappait. Là il devait répliquer par le *non possumus* des apôtres ; ici il pouvait répondre par le silence du Christ condamné à mort. Tout à l'heure le devoir lui ordonnait le refus, maintenant il est libre... ou mieux la prudence chrétienne et l'esprit chrétien lui conseillent l'acceptation.

La prudence chrétienne : car en accceptant passivement la mort alors qu'il a les moyens de se défendre, il accomplit vis-à-vis de son chef hiérarchique un acte de suprême fidélité qui justifiera devant l'armée païenne sa première insubordination.

L'esprit chrétien : car en dépit des rébellions de nos vues humaines, en face des injustices, les disciples du Christ doivent être des humbles et des doux, des hommes de pitié et de pardon, d'oubli et de bonté.

Lorsque Jean-Baptiste le Précurseur annonçait leur Maître, il disait : « Voici l'Agneau de Dieu. *Ecce Agnus Dei.* » Quand ce Maître entra dans la vie publique, il n'éleva pas la voix et ne fit point d'éclat. Il enseignait : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. *Mitis sum et humilis corde.* » Il disait encore : « Vous tendrez l'autre joue ; je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; vous ferez du bien à ceux qui vous persécutent. » A la parole, il joignait l'exemple ; il se laissa conduire à son gibet sans une plainte, comme un agneau à la boucherie, *tanquam ovis ad occisionem ductus est.* Et nous savons, nous autres chrétiens, qu'il n'est que suavité : *quam suavis,* le règne pacifique de ce roi de mansuétude : *Rex pacificus, rex mansuetus.*

Je le sais bien, une philosophie allemande, une philosophie où traîne une vieille idée barbare, n'a que sarcasmes pour cette morale de pitié et de douceur qu'elle traite de morale d'esclaves, et elle promulgue un nouveau dogme : « Voici la nouvelle loi, ô mes frères, que je décrète pour vous : soyez durs. »

Non, cette morale de pitié et de douceur, ce n'est pas une morale d'esclaves, elle est une morale de rois. Nous en avons la promesse du Christ : « Bienheureux les doux, car ils posséderont la terre. » Nous en avons le témoignage de l'histoire dans le martyre même de S. Maurice et de ses légionnaires.

A la violence il opposa la douceur ; à l'insurrection il préféra la mort ; à l'abondance du mal il répondit par la surabondance du bien : *Ubi abundavit delictum superabundavit gratia.* (Rom., v, 20).

Et comme toujours, son sang de martyr fut semence de chrétiens : *Sanguis martyrum semen christianorum.* Onze ans après le sacrifice de la légion thébaine, dans le val d'Agaune, la croix brillait sur le labarum de Constantin, la religion du Christ était officiellement reconnue, le bien avait vaincu le mal.

* *

Oui, le bien avait vaincu le mal.

Ne soyons pas de ces pessimistes qui ne voient jamais que l'envers des choses et qui laissent retomber leurs bras découragés.

On a répété chez nous, après le cataclysme de 1914-1918, qu'il y avait quelque chose de changé en France depuis la guerre ; or il y a aussi tout de même quelque chose de changé sur la terre depuis l'avènement de N.-S. Jésus Christ et depuis le sacrifice de ses martyrs.

Quelque chose de changé ? Mais la face de la terre a été renouvelée.

Qu'était le monde antique ? Impiété, dureté et esclavage, égoïsme et luxure.

Qu'est devenu notre monde moderne ? Si le christianisme n'a pas fait de chacun de ses membres des héros, — il y en a, et en foule, — tout de même il a créé notre civilisation, il a semé de par le monde les idées de justice, de toute justice, envers Dieu et envers les hommes, de charité et de dévouement, de respect de soi et de pureté, il a rendu respirable l'atmosphère où nous vivons.

Alors arrière les blasés qui répètent qu'il n'y a rien à faire !

Prêtres, par notre zèle, religieux, par notre dévouement, fidèles, par notre exemple, soyons, sans nous lasser, ce que Notre Seigneur nous a recommandé d'être : le levain des peuples, le sel de la terre et la lumière du monde. Ainsi soit-il.

TROIS SERMONS SUR LE MISSIONNAIRE

I

SA VOCATION

Dieu arrive à ses fins par les moyens les plus variés. Autrefois, il se servit d'une étoile miraculeuse pour appeler au berceau de son Fils les trois Rois Mages, prémices de la Gentilité. Aujourd'hui, c'est par la prédication des missionnaires qu'il fait briller aux yeux des païens la lumière de l'Evangile.

Les missionnaires ! il m'a semblé que vous auriez plaisir et profit à entendre parler d'eux. Puissé-je vous intéresser à leurs travaux et surtout exciter votre charité en faveur de l'œuvre si chrétienne et si française de la Propagation de la Foi !

Et d'abord, comment se forme un missionnaire ?

I

Un jour, dans une bourgade du diocèse de Nantes, un petit enfant de six ans, jouant auprès

de sa mère, aperçoit sur la table du salon un numéro des *Annales de la Propagation de la Foi.* « Mère, demande-t-il, est-ce qu'il y a des histoires dans ce livre ? — Oui, mon enfant, c'est un livre qui raconte des histoires de missionnaires. — Mais, maman, qu'est-ce donc que les missionnaires ? — Ce sont des prêtres qui s'en vont bien loin, chez les peuples sauvages qui ne connaissent pas le bon Dieu, pour leur apprendre à sauver leurs âmes et à aller au ciel. — Eh bien ! répartit l'enfant, moi aussi je veux être missionnaire, afin que ces pauvres gens viennent avec nous en paradis ! » La mère émue prend l'enfant dans ses bras, l'embrasse à plusieurs reprises avec une sorte de tendresse effrayée, en murmurant tout bas : « Que le bon Dieu t'en préserve, cher petit ! » Mais ce que la mère redoutait tant devait se réaliser vingt ans plus tard. Devenu prêtre, son fils lui disait adieu et partait pour les Missions étrangères ; et au moment de s'embarquer : « Bonne mère, lui écrivait-il, si je pars, la faute en est à vous. N'est-ce pas vous qui m'avez appris à lire sur vos genoux dans les *Annales de la Propagation de la Foi ?* Dès ce moment, j'ai résolu de me faire missionnaire. » Celui qui parlait ainsi, c'était le premier apôtre de la Corée, le vénérable Mgr Ridel.

Voilà, en effet, comment naissent la plupart des vocations apostoliques. Il suffit d'une lecture, d'une parole échappée à une mère chrétienne ou à un prêtre plein de zèle pour qu'une telle idée soit déposée dans l'âme d'un enfant. Et quand elle y est entrée, il est bien rare qu'elle ne se développe pas, comme un germe fécond, et qu'elle n'y produise pas des fruits de grâce et de salut.

D'ordinaire, ces enfants prédestinés sont conduits, au lendemain de leur Communion solennelle, dans quelque collège ou petit séminaire. Observez-les, ils ne ressemblent pas à leurs camarades. Corrects et laborieux, comme les meilleurs élèves, ils ont en outre je ne sais quelle impétuosité, je ne sais quelle exubérance dans les jeux, qui est le privilège des natures ardentes et généreuses. Sans doute, ils s'intéressent à tout ce qu'on leur enseigne, mais la géographie a toutes leurs préférences. Les cartes de leur atlas ouvertes devant eux, ils restent là à contempler les îles, les fleuves, les mers et les montagnes des contrées les plus lointaines et les moins connues. On dirait qu'ils sont à la poursuite d'un rêve, comme ce futur missionnaire, Just de Bretenières, qui, âgé de huit ans, jouant avec son frère dans les allées du château paternel, creusait un trou dans le sable et prêtait l'oreille en disant : « Ecoute ! J'entends les Chinois qui m'appellent ! »

Que vous dirai-je encore ? Les récits de voyages font leurs délices. Mais quand arrivent chaque mois les *Annales de la Sainte Enfance* et de la *Propagation de la Foi*, ils ne se possèdent plus de joie ; ils parcourent fiévreusement les précieux fascicules qui leur parlent des travaux et des tourments des ouvriers apostoliques. Sans cesse, les missionnaires sont l'objet de leurs pensées : pour eux, pour leur venir en aide, ils prélèvent avec bonheur quelques sous sur leur argent de poche, ils font des prières supplémentaires, parfois même ils s'imposent des privations et des sacrifices au-dessus de leur âge. On dirait qu'ils veulent s'aguerrir, se tremper et comme s'entraîner pour une vie plus pénible que la leur.

Cependant ces enfants ont achevé leurs études classiques. Ils entrent alors au Grand Séminaire de leur diocèse et y accomplissent d'une façon régulière tout le cycle des études théologiques. Mais souvent ils ne vont pas jusqu'au bout. Les idées d'apostolat s'étant précisées dans leur esprit, ils ne peuvent plus garder secret l'élan intérieur et mystérieux qui les pousse à devenir missionnaires. Ils s'ouvrent de leur dessein à leur confesseur ; et quand celui-ci, à la suite d'un examen attentif, s'est rendu compte de la réalité de leur vocation, il les dirige vers le Séminaire des Missions étrangères.

Quand vous irez à Paris, allez frapper au nº 128 de la rue du Bac, demandez à visiter cette maison célèbre qui, depuis plus de trois siècles, est comme l'école professionnelle des missionnaires. Vous verrez là environ deux cents jeunes clercs, de vingt à trente ans, qui se préparent à leurs futurs labeurs. Lorsqu'on voit ces jeunes gens à l'allure décidée, dont les traits accentués, la barbe déjà longue et la fière démarche donnent à toute leur personne je ne sais quoi de viril et de martial qui tranche avec l'attitude des autres ecclésiastiques, on se sent pris de sympathie pour eux, et, en les rencontrant sous les beaux ombrages de leur jardin ou dans les rues tumultueuses de la capitale, on fait secrètement des vœux pour ces jeunes héros.

Leur noviciat dure un an ou deux. Là, à l'école de maîtres qui ont fait eux-mêmes l'apprentissage de la rude vie de l'apostolat et qui arrivent en droite ligne de la Chine, du Japon ou du Tonkin, ils assouplissent leur volonté à l'amour du sacrifice, ils s'initient aux privations, aux fatigues qui composeront désormais la trame de leur existence. Puis, quand, par l'étude, le travail, la prière et la pratique quotidienne du détachement, ils se sont formés à toutes les vertus qu'ils devront pratiquer un jour, ils quittent le Séminaire et s'en retournent au pays natal.

Leurs parents, leurs frères et sœurs, leurs amis accourent pour les revoir. Oh ! qui dira les larmes échangées dans ces effusions de la séparation suprême, l'agonie des jours qui précèdent le départ, la mélancolie qui s'amasse dans l'âme à la pensée qu'on ne reviendra plus, pas même pour recevoir le dernier soupir de son père et de sa mère, et leur fermer les yeux, ces yeux qui, à l'heure de l'adieu, versent des larmes d'une indéfinissable amertume ? Qui dira à quel point le cœur du pauvre enfant est broyé quand ses genoux plient et que sa tête s'incline pour une dernière bénédiction, avant les derniers embrassements ? On ne saurait s'imaginer l'angoissante tristesse du dernier signe échangé entre les chers abandonnés qui, du seuil de la maison, regardent encore à travers leurs larmes,

et l'apôtre qui s'en va, victime volontaire, vers l'autel de son sacrifice.

Mais le missionnaire est vaillant. Il renonce à tous les gais souvenirs de son enfance, aux joies du foyer familial, au clocher de son village, à cette terre natale dont les vallées et les coteaux lui sont familiers, et au milieu desquels son enfance et sa jeunesse se sont écoulées paisiblement. Il dit adieu aux ruisseaux, aux arbres, aux fleurs, à tous les êtres aimés qui se coalisent, semble-t-il, pour le retenir. Et il rentre à Paris, au Séminaire, pour la veillée d'armes au sortir de laquelle il sera armé chevalier de la foi.

II

Rien n'est imposant et émouvant comme la cérémonie du départ. Elle commence dans le jardin du Séminaire, sous les grands arbres rangés en une belle allée, au bout de laquelle se dresse, radieuse, parmi les gouttes d'or d'innombrables cierges, l'image de Marie. Devant elle, à genoux sur les feuilles mortes ou sur le gazon naissant, s'alignent les partants. Ils sont là, présentant aux regards des curieux leurs épaules que tant de fatigues vont bientôt accabler, leur nuque courbée et comme s'offrant déjà au glaive du bourreau. Ils chantent, agenouillés, les suaves litanies de la Sainte Vierge, et l'assistance, debout, répond en chœur : « *Ora pro nobis.* » Ils invoquent ainsi, tour à tour, la Reine des Apôtres, des Martyrs et des Confesseurs. Et, en entendant ces invocations, il y a comme un frisson caché qui passe sur la foule. C'est quelque chose de l'inexprimable angoisse qui accabla Jésus, la veille de son sacrifice, dans la nuit tragique, sous les oliviers de Gethsémani.

Après les litanies, les partants rentrent dans la chapelle du Séminaire. Le supérieur monte en chaire et, en quelques mots pleins de fermeté, il adresse aux jeunes gens un irrévocable adieu, leur faisant entendre que la séparation est définitive, complète, absolue. Ceux-ci, debout, impassibles, les yeux baissés, les bras croisés sur la poitrine, avec une mâle énergie, écoutent sans un soupir cette allocution qui leur rappelle que le sacrifice est consommé. Puis ils vont se ranger sur une seule ligne, devant l'autel. Les assistants viennent alors défiler un à un devant eux, leur baisant les pieds pour leur souhaiter bonne route et large récolte d'âmes chez les infidèles, ensuite les deux joues, en signe de fraternelle tendresse et d'éternel adieu.

Souvent, parmi ceux qui sont les témoins de cette scène émouvante, se trouvent un père courbé par les ans, une pieuse mère accourue du fond de la Bretagne, de l'Auvergne ou de la Lorraine, pour presser une dernière fois sur leur cœur ce fils qui devait être le bâton de leur vieillesse, l'orgueil et la couronne de leurs cheveux blancs, et qu'ils ne reverront plus sur la terre... Oh ! s'ils sont là aujourd'hui, à ses côtés, ce n'est pas pour lui adresser d'amers reproches et le détourner de cette carrière du dévouement et du sacrifice qu'il a volontairement embrassée. C'est, au contraire, pour s'associer davantage à son immolation et, comme la mère des Macchabées, pour le vouer avec une fierté plus généreuse et plus complètement à ce Dieu qui est son premier père. Avoir un fils missionnaire, quel bonheur et quelle gloire pour une famille chrétienne !

« J'assistais un jour, raconte Louis Veuillot, à pareille cérémonie. C'était, je me le rappelle, en plein carnaval. Non loin de la maison des missionnaires, j'avais vu les masques se presser à la porte d'un bal public. Au milieu du bruit des équipages, la rue retentissait de cris avinés. Ce soir-là, ils étaient sept missionnaires qui devaient partir. Les clameurs de la rue ajoutaient, s'il était possible, au sentiment de vénération avec lequel mes lèvres se posaient sur ces pieds où la boue allait devenir une pierre plus brillante et plus précieuse que l'or. Tout à coup, du milieu des autres assistants, un vieillard s'avança, marchant avec peine. L'un des directeurs de la communauté, revenu des Missions où il avait répandu son sang, le soutenait. Une indicible émotion, à laquelle les jeunes missionnaires n'échappèrent point, courut partout dans la chapelle et fit faiblir les voix. C'était une sorte d'anxiété que chacun ressentait, quoique chacun n'en connût pas la cause. Le vieillard avançait lentement. Arrivé à l'autel, il baisa successivement les pieds des quatre premiers missionnaires. Le cinquième, comme par un mouvement instinctif, s'inclina, étendant les mains comme pour l'empêcher de se mettre à genoux devant lui. Cependant le vieillard s'agenouilla, ou plutôt se prosterna. Il imprima ses lèvres sur les pieds du jeune homme qui regardait au ciel. Il y pressa son front et ses cheveux blancs, et enfin, il laissa échapper un soupir, un seul, mais qui retentit dans tous les cœurs et que je ne me rappelle jamais sans me sentir pâlir, comme je vis en ce moment pâlir son fils, et ce fils était le second que ce nouvel Abraham donnait ainsi à Dieu, et il ne lui en restait point d'autre !... On aida le vieillard à se relever. Il baisa encore les pieds des deux missionnaires qui suivaient son cher enfant, et il revint à sa place. Le chœur, un moment interrompu, avait repris le cantique traditionnel :

Partez, hérauts de la bonne nouvelle !
Voici le jour appelé par vos vœux.
Rien désormais n'enchaîne votre zèle ;
Partez, amis, que vous êtes heureux !
Oh ! qu'ils sont beaux, vos pieds, missionnaires !
Nous les baisons avec un saint transport.
Oh ! qu'ils sont beaux sur ces lointaines terres
Où règnent l'erreur et la mort !
Partez, amis, adieu pour cette vie !
Portez au loin le nom de notre Dieu.
Nous nous retrouverons un jour, dans la patrie,
Adieu, frères, adieu ! »

Parfois aussi, dans la foule, se mêlent des hommes éminents par le savoir et l'autorité, comme ce grand poète, cet illustre converti, François Coppée, qui, déjà ébranlé par la grâce, assistait un jour à pareille cérémonie et qui, sans hésitation, courbait le front « devant ces paladins

du Christ, comme il les appelait, devant ces chevaliers errants de la foi, » et les serrait dans une fraternelle étreinte, en se recommandant à leurs prières.

L'émouvante cérémonie des adieux a pris fin. Quelques jours après, dès le lendemain quelquefois, le navire qui porte à son bord le nouvel apôtre lève l'ancre et gagne rapidement la haute mer. Les sinuosités du littoral s'estompent bientôt dans la brume et disparaissent insensiblement à l'horizon. A cette heure poignante, que se passe-t-il dans le cœur du missionnaire ? Ecoutez : « Tandis que poussés par une brise légère, écrit l'un de ces jeunes apôtres, nous nous éloignions du rivage, appuyé sur le gaillard d'arrière, je contemplais la France que je quittais pour toujours. Mes yeux étaient fixés constamment sur la côte pour regarder le dernier balancement des arbres de ma patrie. Quand enfin je les vis s'enfoncer dans les eaux à l'horizon, que de pensées me vinrent avec leur tristesse ! A combien de personnes ne fis-je pas intérieurement un dernier adieu ! Mais, plus mon sacrifice me parut pénible, plus il me causa de joie intime. Je vis une infinité d'âmes qui périssaient pour n'avoir pas vu la croix que je leur apportais, et je sentis Dieu répandre son baume sur mon cœur de chair. » (J.-B. Aubry).

La traversée, Dieu merci, n'est plus ce qu'elle était jadis, longue, tourmentée et dangereuse. Après quelques semaines de navigation, la vigie signale l'approche de la terre, but du voyage. Le cœur du missionnaire tressaille d'allégresse. La voilà donc, cette contrée qui sera désormais le lot de son héritage ! Le voilà, ce sol qui boira ses sueurs et peut-être son sang ! « Salut ! s'écrie-t-il, terre bénie ! Salut, vigne du père de famille, toute couverte d'épines que ma faible main doit arracher ! Salut, champ de bataille où il me faudra lutter contre le prince des ténèbres ! Salut à vous aussi, anges tutélaires de ces lieux, saints martyrs qui m'avez précédé dans la même carrière ! Soyez mes aides et mes guides dans le sentier teint de votre sang, où je dois marcher jusqu'au bout de mes forces et de ma vie. »

Le lendemain disparaît, sous son sillage d'écume, le navire qui l'a amené, qui était encore comme un prolongement de la patrie et qui emporte ses dernières espérances humaines.

* *

Voilà comment se forme un missionnaire. Oh ! la belle vocation que celle-là ! Il n'en est pas de plus noble, parce qu'il n'en est pas qui demande plus d'abnégation, de courage et d'amour. Mais tous ne sont pas appelés à devenir missionnaires. On ne vous demande pas de marcher sur les traces de ces héros qui s'en vont jusqu'aux extrémités de la terre porter la Bonne Nouvelle, affronter la dent des bêtes féroces, ou la colère sauvage du Chinois astucieux et cruel, du nègre des brousses de l'Afrique ou du cannibale de la Polynésie. On vous laisse respirer librement l'air de la patrie et goûter la paix du foyer natal. On vous demande simplement, avec vos prières, l'aumône d'un sou par semaine. Quel est celui d'entre vous, si pauvre qu'il soit, qui ne puisse prélever sur sa petite bourse ce léger tribut ?

De temps en temps, les journaux signalent le passage devant la pointe du Raz, d'un beau navire anglais qui, toutes voiles dehors, traverse majestueusement les plaines de l'Océan. C'est un vaisseau missionnaire. Il porte à son bord des ministres protestants qui s'en vont évangéliser les païens. Or, ce vaisseau n'a été construit qu'avec les petits sous accumulés des enfants des écoles du dimanche, en Angleterre. Jeunes catholiques de France, vous montrerez-vous moins généreux ? Donnez, donnez pour les apôtres de la vraie foi, Dieu vous le rendra.

II

SA VIE

Mes frères,

Si la curiosité vous prenait, en visitant un de nos grands ports, le Havre, Brest, Toulon, de demander aux passagers que les vapeurs emportent chaque jour à travers les océans, la raison de leur départ, l'un répondrait : « Je vais demander aux pays étrangers un peu de cet or dont la France est trop dépourvue. J'espère faire fortune là-bas ! » — Un autre : « J'ai l'ambition de me faire un nom en explorant des régions encore inconnues. » — Celui-ci : « L'ennui me ronge ; c'est l'esprit d'aventure qui m'entraîne aux pays du soleil. » — Celui-là : « Je vais représenter mon pays à la cour d'un roi africain : voilà pourquoi je m'expatrie. » — Cet autre encore : « Je suis payé pour aller distribuer ces ballots de Bibles protestantes et me faire l'agent de l'influence britannique. »

— « Mais vous, jeunes gens à la robe noire, qui n'avez pour tout bagage que quelques objets, avec votre bréviaire et votre crucifix, pourquoi partez-vous ? Quelle fortune allez-vous chercher ? Quel gain vous attire ? » — « Pas d'autre que les âmes à conquérir pour Dieu ! » Dieu et les âmes, Dieu à glorifier et les âmes à sauver, tel est, en effet, le double but que poursuit le missionnaire. Suivons-le sur ce nouveau théâtre, ou plutôt sur ce champ de bataille où va s'exercer son zèle apostolique.

I

Le jeune prêtre a dit adieu à tout ce qui lui était cher en France. Au lendemain de l'émouvante cérémonie que je vous ai racontée, il s'est embarqué pour se rendre dans la Mission qu'on vient de lui assigner. Ce poste, il ne l'a point choisi. Ce sont ses supérieurs qui, après avoir étudié ses aptitudes, l'ont désigné pour telle Mission plutôt que pour telle autre. Et aussitôt, pareil à un soldat qui a reçu sa feuille de route, il s'en va là où Dieu l'envoie, n'ayant d'autre idée que d'y faire tout le bien dont il sera capable. Mais non, je me trompe. De même que, dans l'armée nationale, quand il s'agit d'enlever une redoute exposée à la mitraille, cent volontaires se présentent à l'appel du chef pour

affronter à l'envi le danger, de même, s'il est une mission plus périlleuse ou plus ingrate, les volontaires du dévouement s'offrent en foule, avec une généreuse rivalité et une admirable émulation.

Mais ne croyez pas qu'une fois débarqué à Pondichéry, à Saïgon ou à Hong-Kong, le missionnaire entre immédiatement en contact avec les infidèles. Non, il se rend au chef-lieu de la Mission, et là, sous l'œil du Vicaire apostolique, il passe par une période d'acclimatation qui dure ordinairement plusieurs mois, souvent plusieurs années, s'initiant peu à peu au ministère qu'il aura bientôt à remplir ; quand cette sorte de noviciat est terminée, quand son supérieur a pu l'étudier tout à loisir, il lui intime l'ordre de se rendre dans la chrétienté assignée à son zèle et qui porte le nom de district. C'est alors que commence, à proprement parler, l'apostolat du missionnaire : vie aride, monotone, ingrate et ardue, faite de privations, de fatigues, de rebuts et de persécutions, semée, comme dit S. Paul, de périls et de tribulations de toute nature.

D'abord, il faut qu'il s'initie à une langue barbare, souvent divisée en dialectes multiples, et qui semble vraiment inventée par l'enfer pour décourager les plus persévérantes ardeurs.

Il faut ensuite qu'il plie son estomac réfractaire à une alimentation répugnante, qu'il assouplisse ses membres et les habitue à n'avoir d'autre lit de repos qu'une misérable natte dans une case de roseau ou de bambou ouverte à tous les vents.

Puis il faut qu'il parcoure sans relâche les plaines et les montagnes, souvent brûlé par le soleil, transi de froid ou trempé par les pluies tropicales, car, ne vous y méprenez pas, son district ne ressemble nullement à une de nos paroisses françaises. Il ressemblerait plutôt, comme étendue, à l'un de nos plus vastes départements.

Il faut qu'il soit en contact tous les jours et tous les instants avec des sauvages, ou des païens à demi civilisés qui ne valent pas mieux que les premiers, et dont les instincts grossiers révoltent toutes les délicatesses de son cœur. Entendez-le vous dire : « O mes amis, comprenez-vous mon sacrifice ? J'ai renoncé à une position douce et attrayante, à des amitiés, à des projets charmants. Et voyez le contraste de ma vie chinoise avec mon passé. Une langue difficile devenant la source d'une foule de petites humiliations pénibles et quotidiennes. J'avais eu le temps de prendre goût à ce que j'appellerai emphatiquement le banquet des intelligences. J'ai dû y renoncer pour m'ensevelir vivant au milieu de ce pauvre peuple... Maintenant, il me faut moisir et m'abrutir parmi des gens ingrats et bêtes à donner la nausée, instruire de pauvres paysans, expliquer à des enfants sales, déguenillés, repoussants, les éléments de la doctrine chrétienne Et après ? toujours la même chose. Et après ? la mort. En attendant qu'elle vienne, cause, mon ami, avec tes sauvages pour nourrir ton esprit ; fais de la politique avec tes catéchistes et de la philosophie pratique sur le dos de ta mule. Voilà ce que c'est que de vouloir se faire missionnaire ! [1] » Et c'est au service de ces êtres grossiers que l'homme de Dieu dépense sa jeunesse, ses forces, sa santé, et tout le dévouement de son âme.

Il ira jusqu'à prendre leurs vêtements, leur manière extérieure de vivre, se faisant en quelque sorte sauvage avec les sauvages, comme les premiers apôtres du Canada, — nomade avec les nomades, comme le P. de Smedt aux Montagnes Rocheuses, — paria avec les parias de l'Inde, comme le P. de Nobili, — lépreux avec les lépreux, comme cet héroïque P. Damien qui, sur sa demande, passa seize ans au milieu des lépreux de l'île Molokaï, sachant bien d'avance qu'il contracterait un jour, lui aussi, ce mal horrible, inconnu en France depuis le moyen âge, et qu'il en mourrait. « Ne l'oubliez pas, disait le cardinal Lavigerie à ses missionnaires, les Pères Blancs d'Alger, vos règles font de vous des Arabes à l'extérieur. » Le fondateur a été obéi. Ses fils se sont faits Arabes pour l'amour des Arabes, Africains pour l'amour de l'Afrique. A les voir parcourir à cheval les solitudes sahariennes ou les sentiers escarpés de la Kabylie, le burnous flottant au vent, la tête couverte de la chéchia rouge, qui les prendrait pour des prêtres d'Europe ? L'illusion ne tomberait point si on les voyait lestement descendus à terre, pénétrer dans le gourbi ou sous la tente, s'asseoir sur les nattes d'alfa ou de palmier, converser longuement en arabe avec leurs hôtes, s'intéresser à leurs besoins, émerveiller tout le monde par leur connaissance du Coran, partager le repas de bananes et d'eau fraîche, passer la nuit sur la terre nue, enveloppés dans leurs burnous, et, avant de partir, échanger avec leurs hôtes le gracieux salut qui consiste à se toucher la main, puis à l'approcher de son cœur et de ses lèvres. Vous le voyez, l'assimilation est complète. Pour porter efficacement l'Evangile aux infidèles, le missionnaire catholique commence par leur donner cette marque de condescendance de se rendre, pour ainsi dire, semblable à eux.

Ce n'est pas encore assez pour son zèle. Il se fera médecin et pharmacien gratuit. On le verra entouré de toutes les misères, soignant les yeux malades, brûlant et pansant les plaies vives, appliquant séance tenante ou distribuant pour plusieurs jours les remèdes nécessaires, en un mot, se faisant tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ.

II

Ces malheureux païens sont souvent en proie à la plus épouvantable misère matérielle. Nous n'avons pas idée, en France, des fléaux de tous genres : peste, guerre civile, famine, qui, de temps à autre, ravagent ces lointains pays. Il faut alors que le pauvre missionnaire, qui vit lui-même d'aumônes, se prive du nécessaire, qu'il donne jusqu'à son dernier bol de riz, qu'il vende ses livres et ses vêtements afin de pouvoir procurer quelque soulagement aux plus affamés.

La misère morale et sociale est bien plus grande

[1] J.-B. Aubry.

encore que la misère matérielle. Certains écrivains se sont plu à nous représenter les peuples non civilisés comme de grands enfants, innocents, inoffensifs, menant une vie conforme à la nature. A les entendre, ils seraient sans défauts. Hélas ! la réalité brutale est loin de ces fictions romanesques ; elle ressemble à un enfer plutôt qu'à ce paradis terrestre. Les explorateurs qui ont visité ces contrées jusqu'ici fermées à la pénétration européenne, nous ont fait des mœurs de leurs habitants le tableau le plus désolant.

La femme y est traitée en esclave avilie et condamnée, comme une bête de somme, aux travaux les plus humiliants, tandis que l'homme étale au soleil sa paresse incurable et son égoïsme monstrueux. L'enfant est souvent jeté à la rivière ou à la voirie et abandonné par des parents sans cœur. « Aujourd'hui même, écrit un missionnaire, j'ai acheté un petit garçon pour quatre cents sapèques (environ quarante sous). Son père et sa mère païens le vendent parce qu'ils sont trop pauvres pour le nourrir. Ils l'ont livré sans montrer le moindre chagrin, sans même le regarder, sans lui dire adieu. Ah bien oui, des adieux ! Ils ont compté les quatre cents sapèques, les ont enfilées à une ficelle, et les voilà partis contents ! »

Au Dahomey, avant la conquête française, les hécatombes humaines se succédaient à de fréquents intervalles. On y voyait périodiquement des têtes coupées par centaines et le sang coulait à flots sur le caprice d'un farouche tyran, des victimes brûlées sur un bûcher après la mort d'un chef illustre, pour honorer et apaiser ses mânes.

Ailleurs, c'est le cannibalisme dans toute son horreur, les prisonniers de guerre immolés sans rémission et leurs chairs sanguinolentes servant à des festins dont la barbarie défie toute description. Ailleurs encore, c'est la traite des nègres sévissant malgré toutes les prohibitions, les razzias d'esclaves se continuant sans pitié, leurs longues files traversant les forêts et jalonnant de cadavres, comme des étapes lugubres, les sentiers du désert.

Dans d'autres régions, comme l'Inde et la Chine, apparaît peut être un vernis extérieur de civilisation. Mais derrière ces apparences, c'est l'immobilité séculaire dans laquelle elles sont figées ; ce sont les passions basses, lâches et féroces : l'ivrognerie et la cruauté, le mensonge et la ruse ; c'est l'antipathie et la rébellion obstinées contre le progrès qui vient de l'Europe Dans d'autres enfin, comme en Egypte, en Algérie, en Tunisie, florissaient jadis des chrétientés prospères, alors que la croix étendait ses bras protecteurs au-dessus d'elles. On y entendait les harmonies des cantiques sacrés, et les plus grands génies de l'Eglise, S. Cyprien, Tertullien, S. Augustin, y écrivaient leurs ouvrages immortels. Mais cette croix a été détruite et ces pays si catholiques et si vivants sont tombés sous le joug de l'Islamisme dont le souffle, comme le simoun du désert, a tout flétri, à tel point qu'un autre Marius pourrait venir pleurer sur les ruines d'une autre Carthage.

Les voilà, les mœurs de ces païens que nos libres-penseurs représentent comme des êtres innocents et des anges de douceur, dont les missionnaires viennent gâter la naïveté et troubler le parfait bonheur ! La voilà, l'action délétère et fatale du paganisme et de l'erreur sous ces formes diverses ! Eh bien ! il s'agit de combattre cette action avilissante et de lui opposer l'action moralisatrice de l'Evangile. A qui revient cet honneur ? Au missionnaire. Dès qu'il paraît, lorsqu'il a pu planter sa tente au milieu de ces tribus sauvages, bientôt une transformation étonnante s'opère dans leur caractère et dans leur vie. A son école, leurs instincts de brutes s'adoucissent, leur férocité et leur soif de sang s'apaisent, leurs haines traditionnelles s'éteignent, leurs habitudes de guerre et d'anthropophagie disparaissent à tout jamais. Les notions de probité, de respect et de devoir éclosent dans leurs cerveaux obtus et jusque-là obstinément rebelles à la lumière. En un mot, ils deviennent des êtres nouveaux. Et c'est la voix du missionnaire, comme la lyre enchantée dont parle la Fable, qui a réalisé ce prodige.

Mais son enseignement ne leur apporte pas seulement les bienfaits de la civilisation. Il leur apporte aussi et surtout la connaissance de la vraie religion. Avant son arrivée, ces peuplades ignorantes ne soupçonnaient rien de leurs origines, de la noblesse des âmes et de leurs immortelles destinées.

Les superstitions les plus grossières, le fétichisme le plus abject y régnaient en maîtres absolus. Comme dans le paganisme antique, on y adorait tout, excepté Dieu lui-même. Grâce au missionnaire, la lumière pénètre dans ces intelligences. Instruites par sa parole, elles savent maintenant qu'il y a un Dieu juste et bon, qui punit le vice et récompense la vertu ; elles se familiarisent avec la morale du Christ qui dompte leurs instincts sauvages, réprime leurs passions brutales et gouverne désormais leur existence tout entière. Aussi, sur ce terrain naguère en friche, vous voyez insensiblement fleurir la douceur, la pureté, l'amour du prochain et toutes ces vertus dont la religion catholique est l'inspiratrice. Dans les îles de l'Océan, sur le bord des grands lacs africains, on dirait même que la sainteté et l'esprit des premiers fidèles de Jérusalem revivent dans les nouveaux chrétiens. C'est la même union des sentiments, c'est la fraternité en ce qu'elle a de plus touchant, c'est la vie chrétienne dans toute sa ferveur. Témoin ce bon sauvage, ce jeune néophyte qu'un missionnaire avait baptisé et communié, et qui, un an après, demandant à communier de nouveau, était tout étonné d'entendre le Père lui prescrire de confesser auparavant ses péchés mortels. « Quoi ? s'écriait-il dans sa foi naïve, peut-il y avoir des chrétiens assez ingrats pour offenser Dieu mortellement, après en avoir reçu tant de bienfaits ? »

Mais avant d'arriver à ces résultats et de goûter ces consolations, que de patience et quelle persévérante énergie il a fallu au pauvre missionnaire !

Les conversions tardent longtemps à se produire. Sans doute, on vient voir et entendre ce maître de religion étranger. Les sauvages sont extrêmement curieux, surtout à l'endroit des Européens. Ils viennent par centaines ; tous déclarent que cette religion chrétienne est plus belle, plus sensée que celle des idoles. Mais s'agit-il de tirer la conclusion pratique, ils déguerpissent les uns après les autres. Pourtant il en reste quelques-uns, une dizaine, qui paraissent disposés à se laisser instruire. — On les catéchise, — le Père leur donne des ordres pour le temps de son absence ; il leur promet le baptême au bout d'un an s'ils ont appris la doctrine, assisté aux prières et prouvé par leur conduite leur bonne volonté. Un an après, le petit troupeau a souvent diminué de nombre : un ou deux seulement sont demeurés fidèles. Que la persécution vienne à sévir : le missionnaire n'aura-t-il point la douleur de les voir apostasier ?

Il y a là de quoi décourager l'âme la plus énergique. « Me voyez-vous, écrit celui dont j'ai déjà cité les paroles il y a un instant, entouré de centaines de mille païens, occupés de la terre, du commerce, du boire, du manger, du péché, vivant pour le démon, ignorant qu'il y ait un Dieu, une âme, une vie future ? Me voyez vous me casser la tête pour en prendre quelques-uns au filet sans y réussir ? me morfondre à les attendre des années entières, toujours seul et toujours déçu ? Me voyez vous sans autre compagnie, sans autre consolation que Notre-Seigneur dans son tabernacle en bois blanc ? »

A cette tristesse vient se joindre le souvenir de la patrie, continue le même missionnaire, et le regret des chers absents. « Il m'arrive quelquefois, pendant que je dis mon bréviaire sur ma mule, de rencontrer du regard, sur le penchant d'une colline ou au fond de quelque ravin, un groupe de maisons mêlées à des arbres, offrant un peu de ressemblance avec nos hameaux de France. Vous ne vous imaginez pas la révolution que ça me fait dans le sang, le regret incommensurable qui m'envahit, et l'espèce de sanglot que je me sens monter. Soyez tranquille, c'est l'affaire d'une demi-minute. La gaieté rentre bientôt dans le cœur, avec la joie de savoir et de se dire qu'on fait ici l'œuvre de Dieu, en soi et dans les âmes. »

Ainsi, vous le voyez, cet exilé volontaire n'oublie point sa patrie. S'il plante la croix sur les plages qu'il évangélise, il y arbore aussi, en même temps, le drapeau de la France. Nous applaudissons, et avec raison, aux efforts de ces pionniers intrépides qui, pour conquérir à leur pays des régions nouvelles et ouvrir de nouveaux débouchés à son commerce et à son industrie, défient la fatigue, se jettent avec audace dans la brousse africaine et s'exposent à toutes les privations et à tous les périls. Oui, saluons avec enthousiasme ces soldats du patriotisme : la France peut être fière de pareils enfants. Mais, j'ose le proclamer, les travaux de nos missionnaires ont porté plus loin et plus haut la considération du nom français, que les voyages de nos explorateurs et même que les démonstrations de nos escadres et le canon de nos soldats.

La chose est si vraie, l'enseignement des missionnaires s'est tellement identifié avec l'amour de notre pays, que le nom de « catholique » est devenu dans les contrées lointaines synonyme de « français, » de même qu'il existe une sorte de corrélation et d'affinité entre le mot « protestant » et le nom d' « anglais ». Oui, partout où ils sont, les ouvriers apostoliques apprennent à leurs néophytes à bénir le nom de la France, à tel point qu'un homme dont le témoignage ne saurait être suspecté de partialité pour nous, Paul Bert, après avoir vu nos missionnaires à l'œuvre, au Tonkin, a pu écrire : « Tout païen qui se fait chrétien, devient en même temps un ami de la France. »

Voilà la vie de nos missionnaires : vie de sacrifice et d'abnégation. Voilà leur œuvre : œuvre éminemment patriotique et chrétienne. Mais, entendez-le bien, livrés à leurs seules ressources, ils n'aboutiraient, malgré tout, qu'à des résultats insuffisants. C'est vous qui, par vos généreuses offrandes, permettez à ces apôtres de la bonne Nouvelle de partir pour les pays lointains et d'y exercer un apostolat fructueux. Oui, quand vous donnez pour les missionnaires votre petite obole, vous catéchisez par leur bouche, vous baptisez par leurs mains, vous les aidez à élever ces églises, à construire ces écoles où s'apprennent l'amour de Dieu et l'amour de la France, où s'accomplissent tous ces prodiges de transformation chrétienne et sociale. Donnez donc pour les missionnaires. Pareilles à ce *gulf stream* bien connu de nos marins, qui va se réchauffer aux rives américaines pour nous rapporter ensuite des provisions renouvelées de chaleur et de vie, vos pieuses aumônes, chers associés de la Propagation de la Foi, s'en iront battre, comme des vagues puissantes, les rivages de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie, et nous reviendront toutes chargées des grâces et des bénédictions du ciel. Ainsi soit-il.

III

SA MORT

Mes frères,

Lorsque, il n'y a pas encore un siècle, les premiers Pères Blancs (c'est ainsi qu'on désigne les missionnaires institués par le cardinal Lavigerie pour l'évangélisation de l'Afrique) arrosèrent de leur sang la terre qu'ils étaient allés conquérir à Jésus-Christ, à la nouvelle de leur mort, tous leurs jeunes frères, les novices d'Alger, vinrent se jeter aux pieds du vénéré fondateur, le suppliant de leur permettre d'aller remplacer ceux qui venaient de tomber là-bas, dans les profondeurs du continent noir. Le premier qu'on laissa partir était un jeune prêtre venu de France. Quand il présenta au grand cardinal sa lettre d'obédience à signer, Mgr Lavigerie la prit et y écrivit, sans rien dire, au lieu de la formule ordinaire, celle ci : « *Visum pro martyrio.* Vu pour le martyre ! » — « Lisez ! Acceptez vous ? » fit-il en la lui rendant, revêtue

de ce visa singulier. « Mon Père, répondit simplement le jeune prêtre, c'est pour cela que je suis venu. »

Sous une forme ou sous une autre, tous les missionnaires entendent la même question, dès la première heure, et tous y font la même réponse. Oui, tout candidat aux Missions catholiques est un candidat au martyre. Laissez moi vous en donner la preuve et vous montrer aujourd'hui, pour l'édification de vos âmes, comment meurt le missionnaire.

I

Nous l'avons suivi dans ses courses apostoliques. Nous l'avons vu passant sa vie, comme S. Paul, dans les travaux et les souffrances, dans la faim et la soif, dans les veilles et les jeûnes, dans le froid et la pauvreté. Vous le soupçonnez : les forces humaines ne résistent pas longtemps à un pareil ministère. Quand un prêtre s'est consumé vingt ans, en des labeurs si écrasants et toujours renouvelés, sur une terre infestée par les fièvres ou sous les ardeurs d'un soleil dévorant, il est bien rare qu'il ne soit pas à bout de forces et qu'il ne succombe pas tout à coup en plein champ de bataille. Les centenaires sont rares parmi les missionnaires ; presque tous meurent à la peine vers l'âge de cinquante ans, quand la maladie ne les a pas emportés dès la première étape, avant qu'ils aient pu convertir une seule âme. Mais qu'importe ! Depuis longtemps ils ont fait le sacrifice de leur vie et ils sont résignés d'avance à la mort qu'il plaira à Dieu de leur envoyer. Il en est une pourtant qu'ils acceptent avec ivresse et qu'ils espèrent au plus intime de leur âme : c'est le martyre.

Le martyre ! ç'a été le rêve de leurs jeunes années : eux-mêmes l'avouent. « Quand, écrit l'un d'eux[1] (je ne veux rien changer à ses expressions), quand, tout petit bonhomme de neuf ans, j'allais paître ma chèvre sur les coteaux du Thouet, je dévorais des yeux les *Annales de la Propagation de la Foi*, où l'on racontait la vie et la mort des martyrs du Tonkin, et je me disais : « Et moi aussi, je veux aller au Tonkin ! Et moi aussi, je veux être martyr ! » Ces aspirations sublimes, elles se sont fortifiées dans le cœur de l'adolescent, durant les années de ses études classiques. Avec quelle fidélité de respect, d'admiration et d'envie, il gravait dans sa mémoire les noms des missionnaires martyrs dont il avait lu la vie : Jean Gabriel Perboyre, Pierre Chanel, Théophane Vénard, Just de Bretenières ! Etre enchaîné comme eux pour le Christ Jésus, répandre pour Dieu jusqu'à la dernière goutte de son sang, voilà l'honneur que rêvait son ambition de jeune apôtre.

Puis, il est entré au Séminaire des Missions Etrangères. Là, il a suivi pendant plusieurs années ce que j'appellerais volontiers les cours préparatoires au témoignage sanglant. Là, on lui a enseigné que le sang, suivant le mot de Lacordaire, est la parole à sa plus haute puissance, et qu'on parle mieux mort que vivant, et que c'est une loi qu'aucune nation ne revient à Dieu sans être arrosée du sang des martyrs. Cette loi, il l'a étudiée, il s'en est pénétré, il en a envisagé les conséquences pour lui-même.

Dans cette maison bénie de la rue du Bac, il y a une salle, ou plutôt un sanctuaire, que l'on appelle la Chambre des Martyrs. On y conserve avec un soin pieux les reliques des membres de la communauté qui ont souffert pour le nom de Jésus. C'est là que tous les jours de son noviciat, notre jeune apôtre est venu retremper son courage et se préparer au sacrifice suprême. Il a vu, étalées comme des joyaux de prix, les chaînes qui ont lié les pieds et les mains de ses frères aînés, les martyrs du Tonkin, de la Chine et du Japon. Il a touché avec respect, il a baisé avec émotion les cangues sous le poids desquelles leurs pauvres corps ont été mis comme au pressoir, les tenailles qui les ont déchirés, les rotins qui les ont frappés, les haches qui les ont décapités, les vêtements que leur sang a empourprés. Alors, au milieu de cette contemplation, jaillit des profondeurs de son âme ce chant de victoire et ce cri de triomphe : « *Te Martyrum candidatus laudat exercitus.* Vos louanges, ô mon Dieu, nul ne les chante comme la blanche armée des martyrs ! »

Le voilà donc, comme un soldat d'élite, inscrit pour le sacrifice. Et comme prélude à cette immolation toujours possible, c'est sur le cœur brisé de son père et de sa mère qu'il va marcher, le pauvre enfant, brisé lui-même dans les fibres les plus délicates de son cœur. Ses parents bien-aimés, il les quitte pour toujours. Il ne les reverra plus. Puis, il dit adieu à sa patrie ; il ira sur une terre lointaine où ni les cieux, ni le sol, ni la langue, ni les usages ne lui rappelleront la terre natale.

Et quand ces deux séparations sont accomplies, quand cette double mort est commencée, il y en a une autre encore où le missionnaire doit arriver et qui ne s'opérera pas d'un coup, mais qui sera de tous les instants : jusqu'à la dernière heure de son dernier jour, il devra mourir à lui même, non seulement à toutes les délicatesses et à tous les besoins du corps, mais à toutes les nécessités ordinaires du cœur et de l'esprit. Quand Mgr Augouard mit le pied sur la terre d'Afrique, en 1878, un officier de marine lui dit : « On ne peut vivre ici longtemps, et il vous faudra, au bout de deux ans, rentrer en France. » A quoi le missionnaire répondit simplement : « Monsieur, nous ne venons pas ici pour vivre, mais pour mourir. »

Telle est la vie du missionnaire, véritable martyre moral, martyre du cœur toujours, martyre fait des regrets de la famille et de la patrie abandonnées, des privations et des sacrifices quotidiens dont son existence est remplie.

Mais souvent aussi, c'est au milieu des supplices et par l'effusion de son sang qu'il achève sa carrière. La vie du missionnaire est toujours en danger. On l'accueille avec surprise, puis on l'épie avec méfiance, et finalement on le fuit avec hor-

[1] Le Bienh. Théophane Vénard.

reur. Les calomnies les plus absurdes circulent à son sujet : c'est un suppôt du démon, c'est un ennemi perfide, c'est un monstre de cruauté. Il ne faut qu'un soubresaut de haine et de fanatisme pour déchaîner contre lui la persécution la plus violente. Que faire alors ? Aller au devant du danger ? S'offrir au glaive du bourreau ? Ce serait pour le moins téméraire. Le missionnaire prend donc le parti de se cacher et d'attendre que l'orage soit passé. Quelle vie que celle-là ! Etre toujours comme l'oiseau sur la branche, sans cesse agité par une foule de mauvaises nouvelles annonçant que des espions l'ont vu, qu'il a été dénoncé, que les mandarins vont venir le bloquer... Et alors, quel malheur pour les chrétiens qui lui ont donné asile ! Ils seront pillés, et plusieurs même seront mis à mort à cause de lui. Pour leur épargner ce danger, tantôt il va sur les fleuves se cacher dans quelque barque, tantôt il se retire dans des souterrains ressemblant à des tombeaux où il s'enterre avant la mort.

Souvent, hélas ! toutes ces précautions sont inutiles. Trahi par de faux frères, vaincu par la fatigue, à bout de forces, le pauvre missionnaire est surpris dans sa fuite et traqué dans sa cachette. Il sait le sort qui l'attend, et cependant, devant cette sombre perspective d'une mort cruelle, il garde une sérénité inaltérable, comme cet héroïque Père Chappedelaine qui répondait doucement au soldat chargé de l'arrêter : « J'achève ma prière ; dans un instant, je serai à toi. »

Dans nos contrées toutes pénétrées de la civilisation chrétienne, la prison n'est une peine que parce qu'elle prive de la liberté. La procédure criminelle n'a d'autre but que de découvrir les vrais coupables. Enfin, la peine suprême est la peine de mort infligée sous sa forme la plus rapide et la plus simple. Mais la cruauté, qui caractérise toute civilisation étrangère à l'influence de l'Evangile, ne s'accommode pas d'une répression aussi douce. La prison est par elle-même un supplice ; tout interrogatoire est accompagné de tortures ; enfin, la mort elle-même n'est donnée que sous une forme lente et douloureuse. Vous n'avez pas idée des raffinements de cruauté que ces bourreaux inhumains, ou plutôt que ces tigres altérés de sang se plaisent à faire endurer à leurs victimes. Faut-il vous parler du supplice de la cangue, sorte d'échelle entre les barreaux de laquelle est passée la tête du patient, et dont les deux montants pèsent lourdement, jour et nuit, sur ses épaules ? des tenailles froides ou rougies au feu, avec lesquelles on pince la chair du martyr pour la lui arracher ensuite par un double mouvement de torsion et de traction brusque et saccadé ? de la planche sur laquelle on le fait mettre à genoux sur des pointes de clous, pendant un temps plus ou moins long, de façon que ces pointes aiguës lui entrent dans les jointures et pénètrent jusqu'aux os ? Vous décrirai-je le supplice des ceps ou entraves, sortes de pièces de bois immobiles, dans lesquelles les pieds des prisonniers sont pris au-dessus de la cheville et qui les obligent à se tenir couchés ou assis, sans jamais pouvoir bouger de place ? de l'écartement des os, qui consiste à lier les bras de la victime derrière le dos, et à ployer les épaules en arrière en les rapprochant, de sorte que les os se disloquent et souvent se brisent ? du sciage des jambes autour desquelles on passe des cordes de crin qu'on tire ensuite alternativement en sens contraire jusqu'à ce qu'elles pénètrent dans les chairs ?... Mais les lèvres se refusent à décrire pareils actes de sauvagerie.

Eh bien ! tout ce luxe de cruauté n'arrache pas au missionnaire un seul cri de malédiction et de haine contre ses bourreaux. A toutes les accusations formulées contre lui, il répond avec douceur et fermeté. En dehors de là, les yeux baissés, le visage impassible, il révèle seulement par le mouvement de ses lèvres la continuité de sa prière. Il ne se trouble que lorsque l'image de la France est évoquée devant lui. « Quel est ton pays ? demande le juge à Mgr Ridel. — Paullanzia. — Ecris ce nom dans ta propre langue ! » dit le juge, et il lui fait passer du papier et un pinceau. Alors, le missionnaire tout tremblant d'émotion écrivit ce seul mot : « France. » Mais il avouait plus tard qu'en traçant ces six lettres, lui qui jusque-là avait été si ferme, il sentit un frisson passer dans tout son corps et des larmes jaillir de ses yeux au souvenir de sa patrie.

II

Mais pour le missionnaire, le vrai jour du triomphe est le jour du martyre. Quand il a passé de longs mois dans un cachot, qu'il a été traîné de tribunal en tribunal et soumis à toutes sortes de tortures, il tressaille d'allégresse, le jour où il peut verser son sang jusqu'à la dernière goutte pour Jésus-Christ. Alors, il dirige un dernier regard et un dernier souvenir vers la patrie dont plusieurs milliers de lieues le séparent.

Il murmure une suprême prière pour ceux qui lui sont chers, qu'il a laissés, là-bas, à un humble foyer de village, et qui, peut être, à ce moment même, à la veillée du soir, parlent du cher absent ; à son vieux père, à sa bonne mère, à ses frères et sœurs, à tous ses amis, il adresse ses derniers adieux, ses derniers conseils, ses derniers témoignages de tendresse ; à tous et à chacun il donne rendez-vous au ciel. Jamais sa parole n'a revêtu plus de sensibilité, plus de charmes. Les plus gracieux souvenirs, les plus douces expressions viennent s'offrir à son imagination et se placer comme d'eux-mêmes sous le grossier pinceau qui lui sert de plume. En voici un exemple. C'est la dernière lettre qu'un jeune martyr, le Bienh. Théophane Vénard, écrit à sa sœur. Je ne sais rien de plus touchant et de plus beau.

« En cage, au Tonkin, 20 janvier 1861. Chère sœur, j'ai écrit, il y a quelques jours, une lettre commune à toute la famille, dans laquelle je donne plusieurs détails sur ma prise et mon interrogatoire. Mais maintenant que mon dernier jour approche, je veux t'adresser à toi, chère sœur et amie, quelques lignes d'un adieu spécial, car, je